



É. B. B.

NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Elisabeth

Sage-femme, 62 ans

Entretien du 13 octobre 2022

Après mon bac, je ne savais pas exactement ce que je voulais faire. J'étais intéressée par la psycho, la psychanalyse, dont on avait parlé en philo. Je me suis dirigée vers une fac de psycho. En fin de première année, j'ai rencontré une étudiante sage-femme qui m'a dit : « J'ai commencé une formation de sage-femme et vraiment ça me plaît. » Je me suis dit, mais oui ! Mais c'est ça ! C'est ça que je veux faire moi aussi ! Accompagner les femmes pour qu'elles puissent mettre au monde leur bébé. J'ai passé le concours une première fois alors que j'étais en deuxième année de fac. Je ne l'ai pas eu. J'ai continué en licence et en même temps, je prenais des cours par correspondance pour préparer le concours ! Je l'ai décroché la deuxième fois et je suis entrée à l'école de sage-femme, à Nantes.

C'est étonnant, c'est vraiment cette rencontre-là.

On est nées, ma soeur aînée et moi, à la maison avec une sage-femme qui a accompagné ma mère. Mon père en a toujours parlé en termes très émouvants. Je crois que ça a participé à ce que je choisisse ce métier. A chaque fois qu'il parlait de nos naissances, c'était vraiment très émouvant. Ma mère disait : « Ben voilà j'ai été bien accompagnée par la sage-femme, ça s'est bien passé, c'est puissant, c'est dur. » Mais pas en termes négatifs du tout.

Mes parents avaient une ferme. Enfant, vers 8-10 ans, quand il y avait une naissance dans la journée, j'allais voir. J'étais très curieuse des naissances. Après coup, j'ai réalisé que j'aimais bien aller aux naissances, quand il y avait des vélages dans la ferme. Ça a participé et cette jeune sage-femme, encore étudiante.

J'ai eu le concours, j'ai fait les trois ans mais j'avais hâte de terminer la formation parce que je trouvais qu'on était dans un carcan. Le carcan hospitalier. J'avais connu trois ans de fac avec une certaine liberté. Jusqu'à la terminale, je rentrais le soir chez mes parents. Puis après, j'étais en fac à Angers avec ma propre piaule ! J'avais découvert la liberté !

Et là... Les monitrices étaient là, on signait chaque matin pour les stages, elles vérifiaient que tout le monde était bien à l'heure. Et puis la hiérarchie de l'hôpital ! Et puis, les femmes qui étaient allongées sur la table. Avec le monitoring. Pas trop de possibilité de bouger. C'était entre 1983-86. Une fois que le travail était en route, c'était monitoring assez fréquemment et pas trop de liberté de bouger. Pour celles qui n'avaient pas de péridurale, on pouvait encore les laisser un peu déambuler, un petit peu plus, mais c'était quand même assez contrôlé. Beaucoup de protocole systématique. Le bébé qu'on emmenait très vite après la naissance, qu'on pesait qu'on mesurait qu'on habillait. Tout ça sans laisser le temps aux parents de réaliser. Et ça y est, le bébé était contre elle ! C'était comme ça. C'était les années 84-85-86. Et puis des gestes systématiques d'aspiration et des mises en couveuses alors que parfois les bébés auraient pu rester contre leur mère. Ils auraient eu aussi chaud, ils auraient été mieux contre de leur mère que dans une couveuse à côté. Dès que les études étaient finies, des remplacements étaient proposés. Je me suis dit non, je ne veux pas rester au CHU de Nantes. On faisait les gardes et les stages au CHU de Nantes, l'école des sages-femmes était à côté. Il y avait peu d'ouverture à l'époque. Maintenant les étudiantes font des stages à l'extérieur auprès de sages-femmes libérales, auprès d'autres petites maternités, d'autres structures. Mais ce n'était pas encore le cas, c'était très fermé, très clos, on ne faisait quasiment pas de stage à l'extérieur.

Il y avait des sages-femmes qui étaient vraiment dans leur rôle d'encadrement, d'accompagnement et d'autres qui étaient plutôt dans, ben tiens tu vas faire ça à ma place ou pour se décharger aussi. Je n'ai pas eu de souci avec les professionnelles. Dans ma promo, on n'a pas connu de maltraitance comme il en existe encore aujourd'hui à l'encontre des étudiantes sage-femme. Par contre, c'est vrai qu'il fallait être vraiment à l'heure ! Si on avait fait la garde de nuit, on dormait le

matin et à 14h, il fallait être en cours. Maintenant, c'est différent, elles ont des plannings de garde et des plannings de cours, c'est différencié, c'est bien qu'il y ait eu des changements.

J'avais hâte de quitter le CHU.

J'ai commencé par faire un remplacement à Montaigu, dans une petite maternité. J'étais la seule sage-femme avec des auxiliaires, une puéricultrice peut-être bien et douze lits. J'ai apprécié d'être autonome et de pouvoir accompagner les femmes. Il y avait un gynécologue présent dans la journée à qui je pouvais faire appel. Mais la nuit, il était chez lui, il fallait que je l'appelle chez lui. Il se trouve que j'ai eu peu besoin de faire appel à lui. Je me rappelle d'une césarienne en urgence mais il y a eu beaucoup d'accouchements très physiologiques, de femmes qui ont accouché de manière physiologique. C'était une bonne expérience, quelque chose de riche. Avec des auxiliaires épatantes qui savaient faire plein de choses. Quand une nuit, j'avais été occupée par plusieurs naissances, je pouvais dormir un peu le matin. Elles allaient voir les femmes, les bébés. Elles me disaient : « Tu pourras peut-être voir telle maman dans l'après-midi mais là c'est bon, tu peux aller dormir. » C'était des gardes de 48h à l'époque !

Ça a été très intéressant pour moi, cette expérience dans une petite maternité, avec une équipe soudée. On pouvait compter les unes sur les autres. Je leur faisais confiance et elles me faisaient confiance. Ça a été une expérience assez brève, juillet-août. Ensuite j'ai fait un remplacement à l'hôpital de Cholet. Une bonne expérience mais j'ai retrouvé un peu plus de protocole ! On fait comme ça, on ne fait pas comme ça ! Mais quand même une certaine liberté ! On nous laissait accompagner les femmes. Il fallait prendre l'avis pour certaines pathologies, mais ça c'était normal ! Assez vite, j'ai appris que la Maison de la Naissance, à Saint-Sébastien allait recruter. J'ai postulé. J'ai commencé par faire un remplacement à Grésillon, à Nantes. Philippe David et Patrice Delga étaient déjà là. C'était l'été 87. J'ai redécouvert une petite équipe, une petite maternité, très familiale. Avec un peu d'inconfort pour les femmes, certes ! Quelquefois, elles se retrouvaient à deux ou trois par chambre, mais elles le savaient sans doute à l'avance ! ?

Une petite équipe, des gynécos un peu plus présents (qu'à Montaigu) une ambiance chaleureuse et des échanges faciles. C'était important.

J'ai su que la Maison de la Naissance était en construction à ce moment-là. Elle était en train de se terminer. En octobre a eu lieu le déménagement, le 16 octobre.

J'ai postulé et on m'a appelé en décembre pour me dire qu'il y avait une possibilité. J'ai lâché Cholet où j'étais de nouveau en remplacement pour venir à la Maison de la Naissance. Ça correspondait vraiment à ce que je souhaitais, à la façon dont je souhaitais accompagner les femmes, avec le plus possible de respect pour qu'elles choisissent la meilleure façon de mettre au monde leur enfant. C'était important pour moi. Je voyais que tout le travail fait en amont avec les usagères, les usagers, les couples d'usagers était dans cette optique-là.

Dans le respect des choix des couples, des femmes. Le plus possible.

Il y avait des femmes qui ne savaient pas trop et puis des femmes qui savaient vraiment. Enfin, qui avaient envie de quelque chose, qui avaient un souhait précis.

On leur proposait tout un panel de préparations, la sophrologie. Il y avait le bassin, l'accouchement dans l'eau. Je dirais maintenant que c'était un peu une mode, l'accouchement dans l'eau. Ça a été une demande de cette période-là. Certes, des femmes passent un moment dans l'eau durant le travail, mais il n'y a plus cette demande d'accoucher dans l'eau. C'est assez rare maintenant. A ce moment-là, la péridurale qui était disponible pour celles qui la voulaient, n'était pas quelque chose d'aussi systématique qu'aujourd'hui. On est à 90-92 % de péridurales actuellement.

Je ne crois pas que j'enjolive le temps passé mais je crois qu'on avait plus de temps pour accompagner les femmes.

On est en grève régulièrement pour demander plus de sage-femme en salle d'accouchement. On n'a plus assez de temps pour accompagner les femmes. C'est réellement notre souci [...] être auprès d'elles. En ce moment on est trois sages-femmes en salle d'accouchement, le jour et la nuit. On fait des gardes de 12 heures. Il peut y avoir trois ou quatre naissances par jour, mais il peut y en avoir sept-huit. Ça veut dire que l'on suit trois voir quatre femmes à la fois, quelquefois.

A faire grève, on a obtenu une astreinte de nuit en plus qui vient quand il y a un peu plus de

femmes qui viennent accoucher. [...] . Mais dans la journée, non. Il y a une quatrième sage-femme pour les consultations d'urgence, pour les césariennes programmées. Elle peut donner un coup de main ponctuellement mais elle ne peut pas faire le suivi d'une femme pendant 8 ou 12 h. Elle a d'autres tâches à assurer. On a perdu progressivement le temps disponible pour accompagner. Du coup, je comprends que les femmes choisissent la péridurale parce qu'elles ne nous sentent pas toujours très disponibles. Quand une femme nous dit, moi, je souhaite accoucher sans péridurale, j'ai ce projet-là. On essaie de libérer la sage-femme qui l'accompagne. Mais celles qui sont sous péridurale ont aussi besoin ! Ce n'est pas parce qu'elles ont la péridurale qu'elles n'ont pas peur, qu'elles n'ont pas besoin de s'exprimer. Elles ont besoin d'être accompagnées, ces femmes-là aussi. On a vraiment besoin de plus de sages-femmes. Notre disponibilité fait défaut !

On nous a ajouté des tâches administratives. Il faut tout tracer. On fait l'entrée administrative, celle du bébé aussi. On nous dit, c'est juste quelques clics en plus ! Mais non ! Ça demande encore un peu de temps forcément. On nous a rajouté un certain nombre de tâches administratives qui sont chronophages.

Ces tâches étaient faites à l'accueil. La déclaration administrative du bébé était faite à l'accueil. Maintenant, on nous dit, c'est informatisé ! Votre déclaration, il suffit de rentrer les données, ça sort !

Oui, oui, mais il faut quand même remplir !

On est à 2280 accouchements la nuit, par an.

On a suffisamment bataillé pour ne pas augmenter, surtout ne pas augmenter le nombre d'accouchements. Déjà c'est trop, il faudrait augmenter le nombre de sages-femmes et d'auxiliaires. On réclame une troisième auxiliaire pour la nuit. On a réussi à en obtenir une sur certaine période mais pas en continu. C'est la direction de la clinique qui nous tient toujours le même refrain : c'est de l'argent, c'est du temps en plus donc c'est de l'argent.

Ça a commencé avant le déménagement à la clinique Jules-Verne. Ça c'est accentué à Jules-Verne car on a encore grossi au niveau de l'équipe et du nombre d'accouchements. On était aux alentours de 3270 accouchements jour et nuit compris, à Saint-Sébastien. On est resté à 3270 quand la clinique de la Haute-Forêt nous a rejoint, l'été 2003, toujours à Saint-Sébastien, juste avant de partir.

On a déménagé en juin 2004, à la clinique Jules-Verne, à Nantes. J'ai mis du temps à prendre mes marques dans ces locaux-là. On a retrouvé des locaux comme à l'hôpital. C'était dur de quitter une maison pour une usine, je l'ai ressenti comme ça.

La Maison de la Naissance était une grande maison, ça me faisait beaucoup marcher, les locaux étaient très éclatés mais quand même, il y avait une ambiance encore maison ! C'était une maison fabriquée avec des architectes avec des patientes, avec l'association Bien Naître, avec un coin pour le bébé dans chaque chambre, avec des patios, des lieux de rencontres, des jardins, des choses pour le confort et le bien être des familles.

Jules-Verne ressemble plus à un hôpital. C'est très sectorisé. La salle d'accouchement, les services suites de couches où les mamans passent leur séjour après l'accouchement, la nursery, puis le service de néo-nat. qui est venu s'ajouter.

Les femmes, et ça c'est une richesse, sont plus diversifiées à la clinique Jules-Verne qu'à Saint-Sébastien où venaient un certain nombre de couples qui choisissaient vraiment la Maison de la Naissance. Ils savaient qu'on allait aller le plus possible dans ce qu'ils choisissaient pour mettre au monde leur bébé.

A Jules-Verne, c'est beaucoup la proximité qui compte. Aussi par choix pour un certain nombre mais parce que c'est plus près et ça se comprend ! Mais pas des gens avec un projet.

Depuis quelques années, je fais de la préparation à l'accouchement et quand les femmes viennent, je leur pose cette question : « Qu'est-ce que vous attendez de la préparation ? » Certaines répondent : « Eh bien, je souhaite être informée sur comment va se passer l'accouchement. »

Mais pas plus que ça. Ça arrive sur un groupe de six femmes qu'une ou deux disent : « Eh bien moi j'ai envie de me préparer. Qu'est-ce que je peux faire pour être actrice de mon accouchement ? Qu'est-ce que je peux faire comme exercice pour me préparer à ce qui va m'arriver, à ce que je

vais vivre ? »

Finalement la plupart viennent surtout chercher des infos, des conseils. C'est peut-être le fait de parcours de grossesse très fléché, très médicalisé. Maintenant, il y a un suivi, tous les mois, à partir du troisième mois jusqu'au neuvième mois. Elles sont très suivies, il y a trois échographies. Elles ne savent pas que les échographies ne sont pas obligatoires ! Personne ne leur dit.

Les femmes sont sous pression.

Dans notre travail, on a quand même une certaine liberté, ce que j'apprécie, en salle d'accouchement. On réfère, bien sûr au gynéco si on découvre une pathologie, quelque chose d'anormal, mais ils nous laissent quand même beaucoup de liberté.

Mais, récemment, il y a eu quelques sages-femmes qui se sont fait rappeler à l'ordre par un anesthésiste. Tu as fait un monitoring ? Combien de temps avant la péridurale ?

Je sens une espèce de contrôle. Qui vient sournoisement. Des protocoles.

Ah ? ! Vous avez fait ça ? Vous avez fait ceci ? Tu l'as bien enregistré sur l'ordi ? Elle a bien son bracelet ? Des petites choses contrôlantes se rajoutent comme ça !

Le médico-légal prend plus de place. Les jeunes sages-femmes sont formatées là-dedans.

Comment ça s'explique ?

Il y a des plaintes qui sont déposées par des couples. Il faut donc pouvoir justifier si on a bien pris la tension avant, si on a bien écouté le cœur du bébé avant de poser la péridurale. A cause de ces plaintes, ils sont de plus en plus à cran sur le protocole.

Si bien que quand une femme arrive et qu'elle accouche vite, on peut très bien nous dire : « Tu ne lui a pas mis de cathé ? »

Mais, on n'est pas complètement insouciante ! On demande à une collègue de regarder le dossier si il n'y a pas d'antécédent particulier et on prend la responsabilité. On sait ce qu'il faut faire si le placenta ne se décolle pas ou si il y avait un début de saignement anormal ! On sait ! On sait les choses qu'on doit faire !

Ça devient pesant, difficile de devoir dire : je sais ce que je fais ! Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'estimais qu'il était possible de faire comme ça !

On n'a presque plus le temps de parler de nos pratiques entre nous. On espère bien qu'un atelier d'analyses de pratiques va se remettre en place. On a demandé ça dans le prochain plan de formation.

Mais on a peu de temps d'échanges et c'est dommage.

Les premières années de travail, à la Maison de la Naissance étaient plus faciles, on avait des temps morts pendant lesquels on discutait. Dans le bureau des sages-femmes. On discutait de la vie de la Maison ou de ce qui se passait dans la salle d'accouchement ou de ce bébé-là.

C'est le médico-légal qui fait du poids, pas l'administratif, c'est encore autre chose. Il faut que tout soit noté, tracé. On a basculé dans l'excès de traçage.

On a besoin d'échanger. Avec les plus jeunes aussi. Ça se faisait d'accompagner les nouvelles collègues. Pour transmettre. Ça se fait beaucoup moins maintenant. Ça se fait peu. Quand il y a déjà cinq femmes arrivées le matin, on part chacune voir deux femmes, trois femmes parfois. On se répartit la charge de travail pour accompagner les femmes.

Je continue à faire des gardes parce que, à chaque fois, c'est une nouvelle histoire. Je suis toujours émerveillée par la puissance que développent les femmes pour mettre leur bébé au monde, par la puissance de vie du bébé. C'est toujours un énorme événement pour moi, c'est ce côté-là qui fait que je continue. De voir l'émotion des parents.

On parle quand même entre nous des émotions négatives. On arrive à en parler mais pas très longtemps parce qu'il faut repartir voir quelqu'un d'autre, il faut enchaîner.

Ça arrive aussi d'accompagner un couple dont le bébé est décédé pendant la grossesse. C'est un cheminement pour eux. Qui se fait. Plus ou moins vite d'ailleurs selon les couples, selon la femme. Cet accompagnement est dans l'écoute. Dans la présence et dans l'écoute. On les informe de comment ça va se passer, comment ça va se dérouler. Quel soutien au niveau de la douleur elles peuvent avoir. Mais c'est surtout de l'écoute. Ils ont besoin de déverser, de dire leur douleur, leur incompréhension. Parce que souvent, une fois que le bébé est né, on ne trouve pas forcément de cause. Parfois si, mais parfois, non.

On est accompagné d'un médecin.

Je n'arrive pas à trouver le bruit du cœur. Je dis à la maman, je n'arrive pas à trouver les bruits du cœur de votre bébé, je vais demander au médecin de venir pour faire une échographie. Quelque fois, je sens que la maman ne capte pas encore. Le médecin arrive, il fait l'échographie, il constate que le bébé est décédé. Et là, il faut être prêt à accueillir la réaction quelle qu'elle soit. Agressive, faites une césarienne ! Faites le naître tout de suite, non non, c'est pas possible !

Ça peut être de la sidération, ça peut être de l'agressivité, ça peut. Des réactions différentes selon les femmes, les couples.

Et après les accompagner dans ce qui va se passer, dans les heures les jours qui suivent.

On les reçoit. Si j'ai assisté à l'annonce, peut être que je vais être là, mais ça peut être une autre sage-femme qui accueille la femme vingt-quatre ou quarante-huit heures après. Je peux ne pas être à l'annonce mais accompagner la femme, le couple au moment où on déclenche l'accouchement pour faire naître ce bébé. Qui est déjà mort. Assez souvent, on ne sait pas pourquoi.

Ça c'est difficile pour les parents. Quand il n'y a pas de cause, quand on ne sait pas pourquoi.

C'est toujours difficile de toute façon. Quand c'est un décollement prématuré du placenta, là on sait. Il y a ce phénomène qui entraîne le décès du bébé. Et ça, ce n'est pas prédictible avant.

C'est le coup de tonnerre dans le ciel serein, comme on dit. On dit à la femme, vous n'y êtes pour rien, ça c'est fait, c'est comme ça. Parce que souvent, c'est la culpabilité : qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait les jours d'avant ? On dit, ne cherchez pas, ce n'est pas ce que vous avez fait...

Et dans la salle à côté, il y a un bébé qui va naître et des parents qu'il faut accompagner aussi. En général, on essaie de faire en sorte que la sage-femme, qui s'occupe d'un couple en train de vivre ce moment d'accouchement difficile, ait un peu plus de temps à consacrer à ce couple-là. Mais elle peut être amenée, à un moment donné, parce que l'activité est telle, à aller voir un couple avec une autre histoire, une histoire heureuse.

Et heureusement !

Ce n'est pas tant ça qui est si difficile, c'est de trouver le temps.

Parfois il y a des situations où on suit deux femmes qui arrivent presque en même temps, à la même dilatation. On dit à la collègue : « Est-ce que tu vas pouvoir aller la voir un peu parce que moi je vais être occupée par la naissance-là. Mais je sais que l'autre arrive bientôt aussi à la fin de son travail ! Est-ce que tu vas pouvoir aller la voir de temps en temps ? »

On est avec ces parents-là et il faut qu'on soit là pleinement pour les accompagner pour cette naissance qui va arriver très vite et en même temps on sait qu'à côté, il y a une maman qui a besoin qu'on soit là avec elle, avec son conjoint pour le bébé qui va naître !

C'est ça qui est difficile à vivre ! Stressant, je dirais !

Heureusement, on sait à priori que la collègue va y aller mais si entre temps, il y a eu pour elle des difficultés pour une naissance ou si elle a été appelée pour une autre entrée ou qu'elle s'est absentée...

Pourvu que tout aille bien pour ce couple-là et cette maman-là et ce bébé pendant qu'on est très occupée avec une autre personne.

Est-ce parce que je vieillis ? Mais c'est ce jonglage que je trouve difficile à gérer.

Il y a quelquefois des retours de couple qui disent : « On a l'impression de ne pas avoir été accompagné pendant deux heures. Pendant deux heures, j'ai vu personne. » Oui, je pense qu'il y a des femmes qui auraient aimé être plus accompagnées. En général, on prévient : « Là, je vais être un peu occupée, n'hésitez pas à appeler si vous avez besoin, ce sera peut-être une collègue qui va venir pendant quelque temps, mais après je reviens vous voir, je reviens vers vous. »

Parfois, ils disent : « Non non, ça a été, on a eu besoin et quelqu'un est venu répondre. » J'ai de plus en plus de difficultés à accepter ça. Ça me stresse plus. Je me dis qu'elles ont toutes le droit d'être accompagnées suffisamment, elles en ont besoin mais je ne peux pas me démultiplier.

Je peux être en colère.

On l'a été par manque de reconnaissance. Je suis de l'ancienne génération, je ne suis pas très rapide à taper mes dossiers. Il m'arrive de rester de 20h à 21h pour finir mes dossiers, tant pis si je reste une heure de plus. Mais le temps avec les femmes, j'évite de rogner là-dessus.

La préparation à la naissance, ce qui me tient à cœur c'est de leur faire comprendre qu'elles ont la capacité à mettre leur bébé au monde. Qu'elles sachent !

Elles ne savent pas encore pour les femmes pour qui c'est le premier. Mais c'est ce que je leur dis, votre corps sait faire, vous savez, votre corps sait faire, il faut accompagner ce qui va se passer. Avec le souffle ! On leur explique les choses qu'elles peuvent faire pour s'aider. Il y a aussi la péridurale qui existe, puisqu'elles ont choisi ce lieu-là pour éventuellement la demander.

En général, je leur dis, faites confiance à votre corps. Et puis, que c'est elles qui mettent au monde leur bébé, ce n'est pas la sage-femme qui fait le boulot. La sage-femme est là pour accompagner mais c'est elles qui mettent au monde leur bébé. C'est ça que je veux transmettre parce que j'ai le sentiment qu'avec le suivi, on leur dit ce qu'il faut faire, ne pas faire, manger, ne pas manger, toutes ces choses qu'on leur inculque pendant la grossesse ! Mais c'est elles qui vivent, c'est elles qui portent le bébé, c'est elles qui vont le mettre au monde. Je leur rappelle que c'est elles qui sont actrices de la mise au monde de leur bébé.

Ça a un écho. Un peu, quand même.

En même temps, il y a des femmes qui partent en disant, il y a la péridurale qui existe, ça soulage complètement, pourquoi s'en priver ? Mais la péridurale n'empêche pas la peur, l'anxiété. C'est important d'en prendre conscience et de le verbaliser. De verbaliser ce qui inquiète et d'en parler avec la sage-femme qui vous accompagnera. Ça peut aider à favoriser le processus d'accouchement, ça peut favoriser la naissance de votre bébé.

Oui, ça a de l'écho. Mais je ne les revois pas toutes malheureusement après l'accouchement. En général, j'essaie d'aller les revoir et d'échanger après, c'est ça qui est important, qui est intéressant. [...]

Echanger sur comment elles ont vécu l'accouchement, surtout quand c'est un premier.

Hier, j'étais en préparation avec une femme qui était là pour son deuxième. « J'ai envie de faire sans péridurale, je crois que je suis capable. » J'ai dit : « Mais oui bien sûr ! Bien sûr que vous êtes capable !

- Le premier, j'ai demandé la péridurale très tard et finalement, j'ai quand même senti pas mal parce que j'ai pas mis beaucoup de dose. »

Même pour un deuxième, elle était dans, est-ce que je vais oser ! Est-ce que je vais oser le faire ! ? Je lui ai dit : « Allez-y, allez -y ! »

Elle avait peur, je pense, de ne pas y arriver.

Comme si les femmes pensaient qu'elles n'étaient pas capables ! Elles sont loin de leur corps. Certains anesthésistes disent lorsque que des primipares refusent la péridurale : « Ah ! On en reparlera ! »

En 25 ans, il y a un grand retour du contrôle du corps des femmes. Avec l'arrivée de la T2A, (la cotation à l'acte), les économies d'argent ?

En même temps, il y a un grand mouvement de femmes qui cherchent à aller plus vers l'accouchement à domicile, les maisons de naissance, de plus petites structures. Un mouvement de la part des femmes.

Je vois des femmes qui arrivent pour accoucher et qui disent : « Là ça devient plus difficile, je vais demander une péridurale. » On les accueille, on écoute le cœur du bébé et quand on les examine, on dit : « Mais vous êtes à 8-9 cm, vous allez accouchez ! Vous avez fait ça toute seule ! Encore quelques contractions et vous allez accoucher.

- Ah non non, je peux pas !

- Mais si, vous allez pouvoir. Je vous le dis, dans la demie-heure votre bébé va être là. Je vous assure !

- Non, ce n'est pas possible ! C'est pas ce que je voulais !

- Je vous assure, faites-moi confiance dans moins d'une heure votre bébé est là ! »

La plupart sont partantes. Elles accouchent et puis elles sont super fières. Je l'ai fait ! Je croyais que j'étais pas capable de le faire et je l'ai fait ! J'ai mis mon bébé au monde, sans aide, sans rien. C'est un vrai cadeau pour elles aussi !

Je raconte ça aux femmes en préparation. « Ah non, ça ne peut pas arriver quand c'est un premier ? ! » Je leur dis, ça arrive moins souvent, mais ça peut arriver aussi ! Votre corps sait faire, votre

corps sait ce qu'il a à faire pour mettre votre bébé au monde. Il faut accompagner ce qui se passe et aller avec. Dans cette puissance. Dans cet élan.

Parfois, c'est le père. Qui dit : « Elle souffre, elle crie !

- Oui, mais son bébé va naître et elle accompagne ce qui se passe. »

Ce sont les pères qui ont besoin d'être rassurés dans ce qui se passe. Il ya des papas très impliqués et qui sont près à accompagner. Qui sont là présents.

Et puis il y a des papas, des compagnons, des conjoints qu'on sent plus distants. Qui disent, vous savez faire vous, faites ! Il y en a quand même certains qui assistent, qui viennent à la préparation. C'est l'occasion, avec eux, d'aller dans la salle d'accouchement, de leur montrer ce qu'ils peuvent faire pour accompagner leur femme, quels gestes ! « Dialoguez entre vous pour savoir où être au moment de la naissance du bébé. Qui veut voir quoi ! ? » Qu'ils en parlent avant, en couple ! Qu'ils soient au fait, de savoir ensemble comment ils veulent partager ce moment-là.

Je trouve les pères très impliqués dans les jours d'après, très présents. Pour donner le bain, faire le change, donner le biberon.

Ce qui me surprend, c'est les mères qui disent, on donnera le biberon parce qu'on partagera ça avec le papa. Je ne sais pas si c'est un argument pour ne pas dire qu'elles n'ont pas envie d'allaiter ou si c'est le conjoint qui demande vraiment à partager et qui veut donner le biberon. Je n'arrive pas toujours à savoir. Mais oui, les papas s'impliquent beaucoup les jours d'après.

Le travail avec les auxiliaires, en salle d'accouchement, c'est très important. Important qu'il y ait une connivence. D'un regard, on se comprend. A peine une petite chose et l'auxiliaire comprend, appelle le gynéco. C'est très chouette pour nous d'avoir cet accompagnement à deux. Et puis, après, c'est l'occasion, de moins en moins souvent là aussi, de débriefer.

Le plus souvent, c'est beaucoup d'émotions pour le couple qui accueille ce bébé et parfois, il n'y a pas beaucoup d'émotions. Elle n'est pas extériorisée. Et ça, ça pose question.

On propose au couple de les laisser quelques minutes, quelques instants, juste après la naissance du bébé, pour qu'ils soient ensemble tous les trois. Quelquefois, on sent le papa qui retient ses larmes, fond en larmes, peut-être parce qu'on est juste sorti et qu'il ose sortir son émotion. Parfois, ils le font aussi même si on est présent ! C'est un moment qu'on essaie de privilégier, quelques instants, tous les trois.

Quelquefois, on ne sent, c'est rare, assez rare quand même, pas trop d'émotion. Ça questionne un peu. Est-ce que ce bébé était bien attendu ? Qu'est-ce qui fait que l'émotion n'est pas exprimée ? Ou peu exprimée ?

Quand ça a été laborieux pour la femme, quand qu'elle arrive à mettre seule son bébé au monde, quand elle ne s'en croyait pas capable, que je suis là pour l'accompagner, l'encourager : « Allez allez, il faut y croire ! Vous voulez le sentir ? Il est tout près, je vous assure ! » Oui, je suis émue aussi.

Quand une femme a réussi à aller au delà de sa peur de ne pas réussir. Quand elle a réussi à vaincre sa peur.

C'est un travail de vigilance, sur le fil, parfois. C'est chaque fois une histoire nouvelle !

On me dit, tu es sage-femme ? Tu t'occupes beaucoup des bébés ! Non, je m'occupe surtout des femmes ! Ce sont les femmes qui mettent leur bébé au monde et qui s'en occupent, elles, après ! Moi, j'accompagne les femmes.